



# De la nomenclature à la classification

Juliette Grange

Nous tenterons ici une falsification de l'hypothèse célèbre énoncée par Michel Foucault dans *Les Mots et les choses*, hypothèse qui est celle d'un changement d'*épistémè* au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle : il y avait plus de différence que de continuité entre l'âge classique, les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et ce qui s'inaugure avec la fondation de la biologie. Ce changement radical des concepts et des institutions, des théories et des pratiques, du savoir, ôterait à l'historien des idées et de la philosophie la possibilité d'établir des filiations.

C.-H. de Saint-Simon (1753-1825) apparaît pourtant dans toute la première partie de son œuvre, d'un point de vue stylistique autant que conceptuel, comme une sorte de trait d'union entre l'âge classique et le romantisme. Homme des Lumières, rationaliste, il se réclame de l'Encyclopédie de Diderot-d'Alembert et de Linné. En même temps, la classification telle qu'il la théorise appartient à la dynamique historique de la transformation des êtres (et prendre place dans *l'historical turn* de la philosophie de l'époque) plus qu'elle n'est proche de la nomenclature fixiste de l'histoire naturelle du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Nous nous attacherons donc dans cet article à examiner les emprunts aux sciences naturelles, particulièrement en ce qui concerne la nomenclature et la classification, opérés par les fondateurs de la science de l'homme, entre 1800 et 1830, dans le but de mettre à l'épreuve la différenciation épistémique proposée par Foucault. Pour plus de commodité, de manière arbitraire le plus souvent, j'emploierai les termes de nomenclature classique (établie plutôt en référence à la botanique) et de classification biologique (à partir de Lamarck, créateur du néologisme "biologie" en français), plutôt référencée à la zoologie.

Nomenclature et classification ne concernent pas seulement l'histoire naturelle et de la biologie ou l'archéologie des sciences humaines. Dans la mesure où le projet de classification propre à l'histoire naturelle du XVIII<sup>e</sup> siècle émerge de la recherche encyclopédique du classement des connaissances, ces notions sont centrales pour la théorie de la connaissance. Elles sont également primordiales pour ce qui concerne la conception de la nature du langage.

## La nomenclature classique

La nomenclature s'attache à la description utile de l'ordre naturel fixe et stable depuis l'origine de la Création. Cet ordre est celui d'une série de singularités

comprises comme des espèces distinctes créées par Dieu. La nomenclature par conséquent se conçoit comme non arbitraire et unique. Chaque singularité végétale ou animale a une définition, et prend place dans un ensemble fixiste et essentialiste : « Au commencement des choses pour chaque espèce de vivant, il fut créé une paire unique du sexe. La raison nous en persuade. » (Linné-Hoquet, 2005, art.132). Le terme de nomenclature vient de *nomen calo*, appeler par son nom, le *nomenclator* est celui qui nomme et désigne les citoyens à son maître (en période électorale, pour que celui-ci puisse s'adresser à chacun d'eux). De plus, ce nom dans le cadre de la nomenclature classique n'est pas arbitraire, il exprime *la nature* de ce qui nommé : « D'espèces nous en comptons autant qu'il y a eu au commencement d'espèces diverses créées.<sup>1</sup> ». Les noms sont donc bien adéquats à ce qu'ils désignent.

La classification de l'âge classique s'opère logiquement à partir de l'observation des singularités et reflète au plus près, dans herbiers et cabinets d'histoire naturelle, l'ordre fixé par Dieu au moment de la création. La connaissance par la nomenclature exprime en un tableau ce que l'observation d'une part et l'approche logique des principes de distribution des êtres d'autre part permettent de restituer du plan divin. Les cinq niveaux taxinomiques, classe, ordre, genre, espèce, variété, sont empruntés à la scholastique. La nomenclature est binominale (chaque espèce est désignée par deux noms), déterminée par la raison et évidente pour les sens.

La diversité observée de la vie est ordonnée par le fait que, eu égard à l'origine commune (la Création de *telle* espèce), les membres de cette espèce qui subsistent sous des apparences variées présentent des propriétés essentielles en commun. Il y a une *essence* de chaque type ou espèce (*species taxa*) qu'il convient de distinguer d'autres types ou espèces.

La science naturelle par conséquent est une science divine qui tend à retrouver l'ordre unique originaire de la série des espèces. Malgré l'unité de cet ordre n'exclut pas une *discrétisation* de la systématique (il n'y a pas de séries continues comme ce sera le cas dans la classification de Lamarck, chaque espèce créée est singulière). Les *naturalia* s'offrent, pour Linné, directement aux sens : « observer, c'est se contenter de voir » (Michel Foucault, 1966 : 146) un ordre raisonné présent dans une nature et accessible au sens commun.

L'ordre de la nature est donc unique et ne sépare pas absolument animal et végétal<sup>2</sup>, non plus qu'organique et inorganique. S'il y a des singularités (par exemple les espèces créées par Dieu – les couples uniques de chaque espèce – il y a 6000 ans), il n'y a pas de “sauts”, mais un unique “plan” qui ordonne entre elles, un tableau des singularités (le hiatus entre organique et inorganique, végétaux et animaux, de la biologie du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle est absent).

La classification elle-même est un “miroir” de la nature. Ainsi Louis XV confiera à son botaniste Bernard de Jussieu le soin d'organiser pour le Trianon de

<sup>1</sup> *Idem*, art. 157. Il semble cependant que Linné admette les variations, cf Thierry Hoquet, « Linné et la guerre des plantes », in *Les Fondements de la botanique*, p. 8.

<sup>2</sup> Les zoophytes, formes intermédiaires entre plante et animal témoignaient de la continuité entre les règnes végétaux et animaux (actuellement les échinodermes sont reconnus comme des animaux qui ressemblent à des plantes – anémones de mer, éponges, etc.).

Versailles un jardin qui soit le reflet de l'ordre naturel<sup>3</sup>, de la *Scala Naturae* de l'ensemble des classes, déclinées selon leur degré de perfection. Ce tableau de la nature est fixe, l'histoire de la nature est bien impensable pour l'histoire naturelle (Michel Foucault, 1966) à l'exception peut-être de ce que nous en dit Buffon (Jacques Roger, 1992).

## La classification moderne

Celle-ci suppose une dynamique, une réalité généalogique de la vie et une dimension temporelle : l'histoire naturelle en devenant la biologie incorpore l'historicité. La classification ne restitue pas un ordre naturel fixe, mais la constitution progressive et graduée de l'organisation des êtres vivants en séries. À partir de l'organisme animal ou de la plante la plus simple, il s'agit de repérer la gradation de la complexité dans la composition de l'organisation.

Le nom, dans ce cadre, est conçu comme un signe arbitraire, utile à l'approche de la complexité du vivant, il a fonction de communication entre les savants. La nomination et la classification s'opèrent à partir du repérage d'homologies internes, et non à partir des caractéristiques externes. C'est la fin de la prééminence de la description externe comme résultat d'une observation commune. La classification pose des différenciations hypothétiques. Les espèces ne sont plus des entités issues d'une taxinomie agglomérative à partir des observations. C'est donc l'organisation interne qui est déterminante, les éléments fondateurs de la classification se dérobent au visible.

L'ordre naturel de la phylogénèse<sup>4</sup> comme base de la classification est le résultat d'une généalogie de l'histoire de la vie sur terre, certaines espèces étant apparues alors que d'autres ont disparu. Il n'est pas l'expression d'un unique plan intelligent conçu et créé, mais fruit des hasards et de la nécessité du cours historique de la descendance des êtres organisés. La vie est épaisse et complexe. Elle est spécifique : la biologie, comme science nouvelle, exprime la spécificité de la vie, et repose sur le hiatus entre organique et inorganique. La physiologie plus que l'anatomie permet d'approcher ce qu'est la vie.

Lamarck invente la biologie certes (au sens où il la nomme), mais il faut noter que le cadre de son travail reste encore très classique. Le "Linné français" ne produit pas de taxinomie transformiste en acte. Il ne donne pas la priorité à la variation, à la différence entre espèces proches. Tout au plus introduit-il quelques idées nouvelles sur la classification sans appliquer ou mettre en pratique les principes qu'il énonce. Plusieurs bases de la nomenclature linnéenne de plus restent intouchées (la détermination dichotomique des *taxa*, l'allégeance implicite à l'idée d'un système, etc.). Certaines perdurent longtemps (Ereshefsky, 2001)<sup>5</sup>.

<sup>3</sup> "Système du Trianon" publié en annexe de *Genera plantarum* d'Antoine-Laurent de Jussieu (1784).

<sup>4</sup> Le terme de phylogénie a été introduit en 1866 par Haeckel.

<sup>5</sup> Même après l'abandon définitif du créationnisme et de l'essentialisme des espèces par la théorie de l'évolution, certaines bases de la classification linnéenne perdurent.

Darwin lui-même n'est pas en possession de tous les éléments nécessaires à la classification phylogénétique<sup>6</sup>.

La diversité de la vie est due à l'émergence dans le temps de singularités qui ne sont plus simplement la variation des espèces originaires. « Les naturalistes de l'époque de Lamarck observaient des types absolus et tenaient la variation pour un désordre négligeable. Les individus composant une espèce n'étaient pas considérés pour eux-mêmes, mais comme détenteurs d'une propriété essentielle de l'espèce à laquelle ils appartenaient [...] » (Lecointre et Le Guyader, 2001 : 13). Lamarck lui-même donne aux similitudes plus qu'aux variations des organismes une place centrale. Buffon d'ailleurs avait déjà exprimé fortement cette idée d'une définition non essentialiste de l'espèce (l'espèce comme succession d'individus semblables et qui se reproduisent) (Buffon, 1753) et un intérêt pour les différences plus que pour les similitudes (il fonde la classification non sur un petit nombre de caractères-clés, mais sur la prise en compte d'un très grand nombre de caractères).

La classification tentera de refléter la continuité de la phylogénèse, de la série générale des êtres. Elle introduit alors des repères discontinus et conventionnels qui tentent de signifier au plus près les identités et les différences entre les singularités vivantes. Lamarck dans sa *Philosophie zoologique* expose ainsi : Le but [...] d'une classification des animaux est de fournir, à l'aide de séparations tracées de distance en distance dans la *série générale de ces êtres* des points de repères à notre imagination, afin que nous puissions plus aisément reconnaître chaque race déjà observée, saisir ses rapports avec les autres animaux connus et placer dans chaque cadre les nombreuses espèces que nous parviendrons à découvrir [...]. La classification est donc un produit de l'art qui ne tient réellement rien de la nature. Elle comporte une part d'arbitraire.

La classification alors n'étant plus “naturelle” au sens d'un ordre donné et stable, le nominalisme en quelque sorte retrouve droit de cité dans la pratique de la classification elle-même<sup>7</sup>. « Ce moyen supplée à notre faiblesse, facilite nos études et nos connaissances et son usage est pour nous d'une nécessité indispensable ; mais j'ai déjà montré qu'il est un produit de l'art, et que, malgré les apparences contraires, il ne tient rien de la nature.<sup>8</sup> ». La connaissance scientifique a pour but non d'identifier des essences, mais de saisir des relations et rapports entre des objets. Si ces rapports sont dans la nature, l'identification des éléments de comparaison, le choix de tel ou tel caractère supposé différenciant comporte une part d'arbitraire, certains aspects sont négligés.

Il n'y pas de “système général” de classification, mais plutôt des séries de comparaisons. Il y a transformation des espèces au cours du temps, phylogénèse, généalogie du vivant. La série continue générale des êtres (la production par la nature selon un ordre que Lamarck appelle la “distribution générale” diffère de la classification arbitraire et abstraite servant à se repérer et à communiquer. Malgré l'hétérogénéité de la doctrine lamarckienne et nombre de détails farfelus, le schéma général de la phylogénèse est inaugural et sera raffiné par Haeckel et

<sup>6</sup> Cf Guillaume Lecointre et Hervé le Guyader, *Classification phylogénétique du vivant*, Belin 2001, Avant-propos, qui s'inquiètent du fait que les conceptions classiques perdurent dans l'enseignement, du primaire à l'Université.

<sup>7</sup> Idée présente par exemple chez Condillac.

<sup>8</sup> *Philosophie zoologique*.

Darwin dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui encore les relations phylogénétiques entre les organismes sont tellement complexes que arbres et classifications sont des approximations de cette complexité (Tassy, p. 40).

Il paraît avéré que : « À la veille de la Révolution française s'affrontent deux conceptions de la classification du vivant, totalement inconciliables d'un point de vue logique. L'une, basée sur le continu génère un cadre permettant d'imaginer des transformations d'un organisme dans un autre ; l'autre donnant des unités taxinomiques discrètes, produit des ruptures, des coupures au sein d'un ensemble dont l'organisation paraît alors structurellement figée. » (Le Guyader, *op.cit.*, p. 104)<sup>9</sup>.

Une "classe" est alors « un ensemble d'animaux distingués par un système particulier d'organisation », cet ensemble n'est pas l'expression d'homologies visibles et essentielles. Des fonctions non perceptibles fondent le classement. On établit des rapports au-delà des apparences pour, au travers de l'établissement, comprendre la complexité croissante de l'organisation. Cette classification<sup>10</sup>, analogie de la science en général, est susceptible de s'affiner, de progresser. Le système des classes est fondé sur la descendance avec modification, sa logique est généalogique et ne reflète pas un plan de la création en des principes formels de classification. « Pour expliquer plus complètement ma manière de voir, je crois que l'arrangement des groupes dans chaque classe, d'après leurs relations et leur degré de subordination naturelle, doit, pour être naturel, être rigoureusement généalogique. » (Darwin, *De l'origine des espèces*, 1859)<sup>11</sup>.

Darwin se sépare plus complètement que Lamarck de l'essentialisme dans la mesure où il ne recherche pas la constance au travers des variations, mais, nominaliste, s'intéresse aux individus variables avant de songer à les rapporter à l'espèce. L'ordre de la nature dans son extrême diversité est compris définitivement comme le fruit de l'histoire évolutive des vivants sur Terre. Non seulement la classification n'a pas pour *telos* l'homme, mais l'évolution, résultat de contingences complexes n'a pas à proprement parler de but.

L'arbitraire et le conventionnel présents en partie dans les sciences amènent l'hypothétique à prendre le pas sur l'inductif, même dans le cadre d'observations<sup>12</sup>. Plus généralement de l'histoire naturelle à la biologie, on passe de l'observation à l'expérimentation, de l'approche des vivants à l'approche de la vie (Canguilhem). L'histoire naturelle des années 1790-1800 empruntera à Condillac ses références méthodologiques : « D'après tout ce que nous avons dit, former une classe de certains objets, ce n'est autre chose que donner un même nom à tous ceux que nous jugeons semblables ; et, quand de cette classe nous en formons deux ou d'avantage, nous ne faisons encore autre chose que choisir de nouveaux noms pour distinguer des objets que nous jugeons différens. C'est uniquement par cet artifice que nous mettons de l'ordre dans nos idées ; mais cet artifice ne fait que cela ; et il faut bien remarquer qu'il ne peut rien faire de plus. En effet, nous nous tromperions grossièrement, si nous nous imaginions qu'il y a dans la nature des

<sup>9</sup> Hervé Le Guyader, *Classification et évolution*, Le Pommier, p. 104.

<sup>10</sup> Et c'est ici la différence avec Condillac.

<sup>11</sup> Il faudra attendre plus d'un siècle pour que le travail scientifique concret utilise couramment les concepts darwiniens (Lecointre et Le Guyader, *op.cit.*).

<sup>12</sup> Ce que théorise assez bien Auguste Comte.

espèces et des genres, parce qu'il y a des espèces et des genres dans notre manière de concevoir. Les noms généraux ne sont proprement les noms d'aucune chose existante ; ils n'expriment que les vues de l'esprit, lorsque nous considérons les choses sous les rapports de ressemblance ou de différence. Il n'y a point d'arbre en général, de pommier en général, de poirier en général ; il n'y a que des individus. Donc il n'y a dans la nature ni genres ni espèces. » (Condillac, *La Logique ou les premiers développements de l'art de penser*).

Ce passage de l'histoire naturelle à la biologie, la fin de la parenté entre le langage et la nature sur laquelle se basait la nomenclature ancienne serait due au génie de Lamarck (Michel Foucault, , p.). « Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Lamarck conçut une vision transformiste cohérente du vivant, quoique encore chargée de contradictions. Grâce à la précocité du génie lamarckien issu d'un esprit avant tout classificateur, nous pouvons discerner sans peine les liens puissants qui unissent la classification des naturalistes pré-transformistes et le concept de phylogénèse. » (Tassy, p. 17).

## Penser et classer les connaissances

Ce qui nous fait passer de la nomenclature à la classification ne tient pas au seul changement dans la définition de la langue ni dans les linéaments transformistes de la théorie de l'évolution. L'abîme qui sépare Condillac de Destutt de Tracy, Buffon de Geoffroy-Saint-Hilaire, d'Alembert de Saint-Simon c'est l'*historical turn*, la mise en relation temporelle des variations. Pour Diderot (article Encyclopédie de *L'Encyclopédie*), la profusion des articles de l'Encyclopédie a le même statut que les singularités que la nature nous donne à voir : chaque article ou chaque singularité est en relation avec toutes les autres dont ils diffèrent par d'insensibles variations. Pour les encyclopédistes du XIX<sup>e</sup> siècle ou pour les classificateurs zoologiques, les variations sont rapportées au travail du temps.

Dans le domaine de la classification des connaissances, l'espace du tableau des dichotomies du *Système figuré des connaissances humaines* de D'Alembert qui figure en tête de *L'Encyclopédie* est remplacé par l'histoire encyclopédique qui donnera à voir la généalogie de la connaissance scientifique au travers de la succession des différentes formes de savoir (Condorcet, Comte). Le génie de Linné a été de combiner deux méthodes ou deux logiques de classement des organismes : d'une part la logique divisive (partage dichotomique dont l'un des termes est défini de manière négative par rapport à l'autre) pour les niveaux supérieurs de classification (règne, classe, ordre), et d'autre part la logique d'agglomération des similarités (pour les espèces ou les genres). La combinaison de ces deux principes exprime dans le langage un ordre unique et stable rassemblant l'ensemble des organismes connus dans une langue bien faite. Cette logique de classement ne concerne pas seulement les organismes, car la vie ne requiert pas (comme se sera le cas à partir de l'invention de la biologie) de savoir particulier. L'histoire naturelle est un des aspects de la connaissance du visible, sa véracité dépend comme toute connaissance, de l'expression de la logique du visible dans le langage.

Au contraire, avec la rupture classificatoire, les différents états de la connaissance ou les différentes sciences ne sont plus pris dans le tableau fixé du système des connaissances humaines, mais abordés à partir de leurs variations historiques singulières. L'essence ne précède plus l'existence. De même que dans la nature les êtres vivants n'ont pas telle ou telle forme ou caractéristique du fait de leur nature intime essentielle (celle-ci étant garantie par des lois de la nature), mais du fait de variations introduites par la temporalité et les circonstances, de même les sciences ne se constituent pas eu égard au tableau des catégories de la connaissance, mais dans la dimension historique des changements et variations de la vie scientifique.

L'épistémologie réfléchira sur la classification des sciences et la théorie générale de la classification : au-delà de Bacon, de d'Alembert, de Woolf, une philosophie nouvelle de la classification, la conception d'une connaissance scientifique qui construit les instruments du questionnement qu'elle adresse à la nature (à laquelle elle n'a pas accès directement, mais d'abord par le vecteur des hypothèses ou des dispositifs expérimentaux), s'imposera. La connaissance est construite, historique, approximative, perfectible. Comme la classification dans la définition qu'en donne la *Philosophie zoologique* de Lamarck, elle est utile à la communication entre les savants. C'est reconnaître le caractère social et construit de la langue, des catégories et des concepts.

La classification comporte une part d'arbitraire dans la mesure où elle fournit des "points de repos" (Lamarck) à notre intelligence pour saisir les rapports entre les objets qu'elle étudie. Les séparations sont arbitraires et conventionnelles, dans la mesure où *elles établissent des discontinuités* là où existe dans la nature des continuités entre classes.

## À l'origine des sciences humaines

La science de l'homme comme physiologie sociale naît-elle dans le contexte d'une approche neuve de la vie que la conception de la classification lamarckienne en particulier cristalliserait ? L'homme est inventé lorsque le sol de la pensée classique se dérobe ; lorsque sa définition n'est plus métaphysique. C'est donc l'histoire sociale, dans la comparaison des sociétés et des cultures qui permet qu'il soit approché et défini. C'est une conception de la classification comme tentant d'approcher la dynamique organisatrice de la transformation des êtres au cours du temps qu'empruntent à la biologie naissante les fondateurs de la sciences de l'homme (particulièrement C.-H. de Saint-Simon) pour donner à la "physiologie sociale" ses premiers outils conceptuels.

Saint-Simon pourtant consacre à la *Philosophie botanique* de Linné de nombreuses pages (il en recopie intégralement des passages étendus dans *Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle*). Quel usage fait-il de la nomenclature linnéenne ? En réalité d'une manière plus intuitive que intellectuellement maîtrisée, il tente de spécifier la différence entre une histoire naturelle qui décrirait la nature observable par le sens commun et la science biologique. Cette dernière tente d'établir les modalités en quelque sorte "internes" qui génèrent tel ou tel phénomène. Dans le chapitre intitulé "observations sur les

travaux de Linné”, que l'on trouve dans l'*Introduction*, on peut lire l'affirmation suivante : « Il y a deux points de vue distincts auxquels on peut se placer pour observer les phénomènes. On donne le nom de naturalistes à ceux qui basent leurs considérations sur l'examen des premières apparences. On appelle physiciens ceux qui s'efforcent de découvrir le mécanisme des phénomènes. Linné a été incontestablement un grand naturaliste [mais...] le grand Linné est bien petit en comparaison d'homme comme Lagrange, Laplace, Condillac ou Condorcet. Les considérations de botanique sont bien peu importantes en comparaison de celles d'astronomie et de physiologie de l'homme. » (Saint-Simon, 1808).

La société est un phénomène dynamique : elle “vit” dans l'histoire au sens où elle se produit et se crée elle-même, immanente comme la vie animale. La science des sociétés, la physiologie sociale, étudiera donc la société dans son action de transformation, dans ses modes d'organisation du travail et de transmission des connaissances. « Le physiologiste, en étudiant l'histoire de l'humanité, remarque avec le plus vif intérêt, les moyens par lesquels les anomalies sont parvenues à s'organiser en corporations privilégiées... » (Saint-Simon, 1808). Comme dans la vie animale, classes et groupes sociaux naissent et parfois perdurent, l'histoire sociale donne à voir l'émergence et dans certains cas la perpétuation de formes singulières de vie sociale. La “physiologie sociale” sera donc d'abord l'étude de ce qui caractérise la vie, c'est-à-dire l'émergence de formes neuves d'organisation.

L'organisation interne des sociétés ordonnées en séries de groupes et de classes se construit par analogie avec la physiologie dans l'épaisseur de la construction historique. Les sociétés sont en perpétuelle transformation, un principe interne les ordonne et non un principe formel ou un ordre empiriquement constatable. Les sociétés, groupes ou classes n'ont donc pas d'ordonnement directement visible. Leurs principes d'organisation étudiés par la science de l'homme s'attachera donc à approcher les « rapports internes entre les éléments dont l'ensemble est une fonction » (Foucault, 1966 : 230). La science de l'homme étudie les transformations de l'ordre humain collectif, dans son immanence.

Si « les êtres vivants deviennent alors des ensembles à trois dimensions où les structures s'étagent en épaisseur, selon un ordre dicté par le fonctionnement de l'organisme pris dans sa totalité. La surface d'un être est commandée par la profondeur et le visible des organes par l'invisible des fonctions. Ce qui régit la forme, les propriétés, le comportement d'un être vivant, c'est son organisation. » (P. Jacob, 1969 : 87).

Les sociétés comme objets de connaissance seront donc approchées sur le mode « physiologique ». La physiologie comme théorie générale de l'organisation comptera les sociétés humaines parmi ses objets. « Mes amis, nous sommes des êtres organisés, c'est en considérant comme phénomènes physiologiques les relations sociales que j'ai conçu le projet que je vous présente. » (Saint-Simon, 1802 : 40). Les sociétés humaines doivent être étudiées comme sont étudiées les espèces animales dans la biologie naissante. Ce sont les nouvelles modalités d'explication des variations et procédés de classifications qui inspirent Saint-Simon. Il semble donc que dans ses textes fondateurs de la science de l'homme, Saint-Simon accrédite le modèle foucauldien de rupture épistémologique. Cette nouvelle science (cette méthode nouvelle, ces objets nouveaux) est issue d'une



coupure ou d'un changement radical : « les révolutions scientifiques suivent de près les révolutions politiques » écrit Saint-Simon dans *l'Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle*. La notion d'organisation empruntée à la biologie sera cardinale.

La science de l'homme, la science nouvelle étudiera la vie des sociétés, par elle la Révolution française prendra une forme sociale et religieuse. L'humanité moderne se servira de la connaissance qu'elle établira au sujet d'elle-même (de l'histoire des sociétés et des cultes) pour se transformer. L'ordre fixe des sociétés d'ancien régime sera remplacé par un nouvel ordre social où les classes auront entre elles des relations complexes et se transformeront progressivement.

De manière vague (en ce qui concerne Saint-Simon) ou de manière cohérente (pour ce qui est de la philosophie des sciences d'Auguste Comte), les fondateurs de la science de l'homme revendiquent l'originalité d'une méthode qu'il empruntent à la biologie naissante : « nous présenterons la science de l'homme basée sur des observations physiologiques » (Saint-Simon, 1814 : 303). Cette méthode leur impose de considérer le caractère global, “organisé”, des phénomènes qui sont étudiés, ce que Saint-Simon appelle le “mécanisme” des phénomènes. Cette dynamique de la nature et de la société qui est absente des philosophies ou des sciences du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Philosophie contemporaine

Le problème de la nature de la classification n'est pas un cas d'école, intéressant les historiens des sciences, de la botanique à la zoologie, ou les philosophes spéculant les parentés et les nuances entre l'histoire naturelle et la biologie d'un point de vue épistémologique. Les scientifiques semblent avoir tranché pragmatiquement le débat ; il reconnaissent l'aspect conventionnel ou artificiel des classifications et le hiatus entre les mots et les choses<sup>13</sup>.

La question pourtant agite notablement les philosophes et théologiens depuis plusieurs décennies. La nomenclature linnéenne et surtout certains de ses aspects (la naturalité des singularités qu'elle classe, leur accessibilité au sens commun et à l'observation, l'idée d'une langue naturelle susceptible de bannir toute ambiguïté, le créationnisme) font un retour inattendu. Le problème épistémologique se redouble théoriquement dans la mesure où la classification est aussi celle des catégories scientifiques elles-mêmes : s'organisent-elles logiquement dans une taxinomie hiérarchique et fixe que la philosophie (comprise comme théorie de la science) aurait en charge d'établir ?

Le cadre est polémique. Un réalisme ou un référentialisme revisités supposent une science susceptible de décrire un monde vivant fixé. Au réalisme s'opposent d'autres écoles de pensée. Constructivistes, elles conçoivent des concepts et des classifications qui comportent une part d'arbitraire et de

---

<sup>13</sup> Le code international de nomenclature botanique constitué sur la base de la classification de Weltstein (*Handbuch des systematische Botanik*, 1924) reconnaît que les clés analytiques établies d'après une classification naturelle seraient trop difficiles à manier à cause de l'existence de caractères parfois fugaces et non concomitants.

convention. Elles posent les vérités scientifiques comme des approximations relatives à une connaissance scientifique donnée.

L'usage scientifique des classifications est perdu de vue alors que les questions apologétiques, celles de la nature du langage prennent dans les polémiques récentes le dessus. La poésie de la botanique du promeneur ou du jardinier, les passions naturalistes sont oubliées au profit d'un retour à Linné qui est célèbre pour avoir pensé une langue qui bannirait toute ambiguïté. Il s'agit moins de faire retour au fixisme en biologie (ce qui, semble-t-il, est périlleux) que d'affirmer (voir les ouvrages de Scott Astran) que Linné ne fait qu'exposer une logique universelle qui, des sociétés traditionnelles à Aristote, de Linné à aujourd'hui, est présente dans les procédés de classification de l'humanité entière.

Parmi de nombreux ouvrages et textes sur la question de la classification, je choisirai ici d'examiner le travail de Ian Hacking, penseur ironique et habile, qui annonce dans sa leçon inaugurale au Collège de France (2001) vouloir s'attacher à définir des *classifications naturelles* (les principes qui ordonnent le plan divin dans la "nature") différentes de la construction sociale des concepts propre à la collectivité scientifique concernée par la classification du vivant.

Il s'agit de se poser la question des *natural kinds*, des sortes naturelles<sup>14</sup>. Quelles classes finalement sont réelles ? « Au Moyen Âge, les scolastiques débattaient du réalisme et du nominalisme. Les uns prétendaient que l'on peut trouver dans la nature des classes qui existent réellement, alors que selon les autres, nous sommes les seuls responsables du regroupement des choses en classes, les noms ne dénotant pas une véritable espèce d'individus. ». Il s'agit, à la suite de Stuart Mill, et de philosophes anglophones contemporains (Knipke, Rutman), de trouver « une classe claire et distincte des classifications naturelles » (Hacking, 2006) susceptible d'être validée en philosophie et en biologie. « Il y a en philosophie une tradition portant sur les classifications des objets rencontrés dans la nature. Il s'agit, pour reprendre une tournure de Bertrand Russell, de la "doctrine des espèces naturelles". Elle est directement issue des premiers jours du débat entre le système et la méthode, entre Linné et Adamson. John Stuart Mill l'a exportée de la botanique et en a fait un élément central de la philosophie analytique où elle prospère aujourd'hui. » (Hacking, 2001)<sup>15</sup>.

Les mots de la science ne décrivent pas des choses, ce sont des concepts problématiques qui ordonnent artificiellement les relations et rapports entre des singularités. La classe alors désigne un ensemble complexe que l'on simplifie en ne l'examinant que d'un certain point de vue. On peut continuer à souscrire à la définition que donne Laplace de la classification comme approximation conventionnelle de la distribution naturelle.

Le réalisme et le référentialisme, voire dans certains cas les visées apologétiques d'un certain nombre de doctrines contemporaines, se prétendent

---

<sup>14</sup> Dans son dernier cours au Collège de France, *Les Classifications naturelles* (25 avril 2006), en ligne sur le site de l'institution, Ian Hacking, se référant à la traduction de Knipke par Pierre Jacob, emploie l'expression d'espèces naturelles.

<sup>15</sup> À la question "peut-on définir des espèces de genres naturels", Ian Hacking finit par répondre de façon négative, se séparant ainsi d'un grand nombre de tentatives analytiques.

inspirées de l'histoire naturelle et de la nomenclature classique<sup>16</sup>. Le sens commun et la classification scientifique doivent en fait être complètement dissociés : les sciences en effet rompent nécessairement avec les représentations usuelles. La vulgarisation cependant est une traduction malaisée et le plus souvent très insatisfaisante du langage savant dans des mots communs.

## Conclusion

Il y aurait donc plusieurs classifications possibles de la même façon qu'il peut y avoir plusieurs expressions rigoureuses de connaissances vérifiées à propos de la même série de phénomènes. La langue bien faite de l'histoire naturelle du XVIII<sup>e</sup> siècle différerait donc du langage objet de connaissance du XIX<sup>e</sup> siècle (Foucault, 1966 : 309). L'hypothèse foucauldienne est-elle donc infalsifiable ? On estime en tout cas à la suite de notre étude que la rupture qui va des bases lamarckiennes de définition des sciences biologiques à l'évolutionnisme ébranle la philosophie, c'est-à-dire ce que nous croyons savoir de la fonction classificatrice depuis Aristote. Cet ébranlement concerne deux points principaux. D'abord est mise à mal l'unicité des procédés classificatoires : « Les logiciens et même les psychologues prennent d'ordinaire comme simple, comme inné ou, tout au moins, comme institué par les seules forces de l'individu le procédé qui consiste à classer les êtres, les événements, les faits du monde en genre et en espèces, à les subsumer, les uns sous les autres, à déterminer leurs rapports et d'exclusion. Les logiciens considèrent la hiérarchie des concepts comme donnée dans les choses et immédiatement exprimable par la chaîne infinie des syllogismes. » (Durkheim et Mauss, 1903 : 15). Et deuxièmement s'impose désormais une définition discontinue des classes qui prend en compte l'existence et la réalité de différences spécifiques. C'est à ces deux titres donc que l'évolutionnisme moderne nous fait revenir sur ce qui paraissait fixé depuis Aristote.

Il y a donc plusieurs manières de classer et de nommer. L'audace de Marcel Mauss et d'Émile Durkheim est de nous dire ceci : la classification des choses reproduit la classification des hommes. C'est à partir des classifications, hiérarchies ou principes d'ordre propres aux sociétés que les objets du monde sont classés.

---

<sup>16</sup> Voir par exemple S. Atran, *Fondements de l'histoire naturelle*, CNRS éditions, 1986.

## Bibliographie

### • Textes de références

BUFFON G.L.C. de et FLOURENS M., *Œuvres complètes de Buffon avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier*, 12 tomes, 1885.

CONDILLAC Étienne BONNOT de, *La logique ou les premiers développements de l'art de penser*, 1789.

DARWIN Charles, *De l'origine des espèces*, 1859.

DURKHEIM Émile et MAUSS Marcel, "Quelques formes primitives de classification" in *Année sociologique*, vol. VI (1903).

LAMARCK, *Philosophie zoologique*, (1809).

LINNE Karl von, *Fundamenta botanica*, trad. in *Les Fondements de la botanique, Linné et la classification des plantes*, ss la dir. de Thierry Hoquet, Vuibert, 2005.

SAINT-SIMON Cl.-H. de, *Lettre d'un habitant de Genève*, 1802.

SAINT-SIMON Cl.-H. de, *Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1808, seule édition à ce jour, Anthropos, tome 6 des œuvres complètes.

SAINT-SIMON Cl.-H. de, *Mémoire sur la science de l'homme*, 1814.

### • Philosophie contemporaine

ATRAN SCOTT, *Cognitive foundation of natural history, towards an anthropology of science*, Cambridge, 1990, 360 p.

FOUCAULT Michel, « Classer » in *Les Mots et les choses*, Gallimard, 1966.

HAKING Ian, *Leçon inaugurale au Collège de France*, Éd. du Collège de France, 2001.

HAKING Ian, *Cours du 25 avril 2006 – Les classifications naturelles*, site Internet du Collège de France.

MONOD Jacques, préface à E. Mayr, *Population, espèces et évolution*, Herman, 1974.

### • Quelques commentaires et critiques

CORSI Piero, *Lamarck. Genèse et enjeux du transformisme (1770-1830)*, CNRS édition, 2001.

DAUDIN Henri, "De Linné à Jussieu, méthodes de classification et idée de série en botanique et zoologie (1740-1790)", *Les Fondements de la botanique*, Barsanti, Corsi, Drouin, Duris et alii, Vuibert, 2005.

ERESHEFSKY Marc, *The poverty of linnaean hierachy : philosophical study of biological taxinomy*, Cambridge Univ. Pres, 2001.

LECOINTRE Guillaume et LE GUYADER Hervé, *Classification phylogénétique du vivant*, Belin, 2001

LE GUYADER Hervé, *Classification et évolution*, Le Pommier - Cité des sciences, 2003.

JACOB Pierre, *La Logique du vivant*, Gallimard, 1969.

ROGER Jacques, “Buffon et l'introduction de l'histoire dans l'histoire naturelle”, in *Buffon 88*, ss la dir. de Jean Gayon, Vrin, 1992.

TASSY Pascal, *L'Arbre à remonter le temps*, Christian Bourgois, 1991.